

György Somlyó. Poèmes

HOMME ET LYRE

*.... de la lyre légère,
qui était dans sa main gauche enracinée
comme une rose grimpante dans une branche d'olivier.*
Rilke

I. SCULPTURE A LA HARPE (Keros, 3^e millénaire)

Ce n'est pas dans sa main
Qu'il tient son instrument
Le HARPISTE Orphée
Il y a quatre mille ans
(et aujourd'hui : que dans la main
De son ancêtre /comme dans celle de son
Héritier / la harpe /ou la lyre /
/Ou la plume / s'est enracinée
De lui poussée
Tout comme sa main
Monstre de la Création
/Ou de l'Imagination? /
Centaure Faune Moitié homme
Moitié Instrument
L'un de l'autre et l'un dans l'autre poussent la chaise la cuisse
la harpe le bras
Bras brisé dont la douleur se fait vivement sentir dans la pierre
Comme dans l'os le membre amputé
Comme dans la harpe l'absence de cordes
Comme dans le marbre le temps éclaté
Comme en nous le temps de nous rompu
Comme dans les moignons du temps la poésie
Cette douleur fantôme qui brûle à jamais

2. *OSSIP ZADKINE : Le Poète (milieu du XX^e siècle)*

Ce n'est pas dans sa main qu'il tient la lyre
Le POÈTE (l'Héritier d'Orphée)
C'est la lyre qui le tient dans sa main La Lyre
Qui depuis longtemps s'est déracinée de sa main
La lyre dont seulement le pressentiment
Atavique brûle dans son corps comme le
Membre amputé La lyre qui n'est plus que cuisant
Symbole Manque cuisant de soi même Le symbole
Du manque La poésie est douleur fantôme
Ce qui toujours est absent de chaque chose et
Sans qui tout est toujours incomplet
Sans le manque de qui rien n'est entier
Ce dont le manque existe en toute chose
Le vacuum qui ne peut se supporter et
Qui se remplit soi même avec le manque de soi
(Comme la sculpture des creux dans les
sculptures de Kéros ou de Zadkine ou de Vilt) il y a
Longtemps que le Poète ne tient pas de lyre dans sa main
C'est l'inadmissible manque de
La lyre perdue qui tient en sa main le poète

3. *TIBOR VILT : Orphée (1965)*

Ce n'est pas dans sa main qu'il tient la lyre
ORPHÉE (Qui encore aujourd'hui reste
Orphée) La lyre
N'est pas dans sa main il n'a pas de main
Telle la racine Dans la terre
Telle la balle Dans la plaie
Tel le sperme Dans l'ovule
La lyre a poussé dans le corps d'Orphée
Comme de la terre L'arbre
Comme de la plaie La cicatrice
Comme de l'ovule Le fœtus
La lyre pousse du corps d'Orphée
Sans cesse Orphée enfante à nouveau la lyre

Orphée s'enfante lyre en place
De la lyre brisée de sa main
Il n'a pas de main pour jouer de la lyre
Car il sait qu'elle ne lui appartient
Que s'il n'y touche pas De bouche non plus
Car il sait qu'elle ne lui appartient
Que s'il ne lui prête pas sa voix Pas d'yeux
Non plus car il sait qu'ils ne lui appartiennent
Que tant qu'un jour il ne s'en aperçoit
Pas de visage non plus car il sait
Qu'il ne lui appartient que tant
Qu'il ne se retourne pas Que tant
Qu'elle ne lui appartient pas
Cette Eurydice qu'il croit sans cesse
Devant lui et qui toujours ondule derrière lui
(Dont nous ne savons pas plus le nom aujourd'hui)

Traduit par Lorand Gaspar.

STÈLE

Miracle

Disait-on ici et là partout dans la ville
Dans les assemblées de toutes sortes
En haut sur la montagne et en bas sur les boulevards
Miracle disaient même les Sadducéens
Miracle disaient aussi les Phariséens
Miracle hochaient de la tête Iscariote et Pierre
Miracle s'ébaubissaient surtout les Onze
Eux les amputés ses compagnons sans compagnons
Miracle balbutiaient ses Madeleines saotûles Miracle
Miracle disaient-ils en se préparant déjà
L'âme à l'attente du Miracle-encore-plus-grand
Il n'est plus là est ressuscité
Et Pourquoi parmi les morts chercher le vif
Puisque devant lui la pierre a roulé dix fois sur elle-même
Et dix fois de suite il nous est réapparu
Et nous avons posé nos doigts dans son flanc
Car parmi nous sont Doubles même les plus uns
Et on lui donna des œufs au bacon et de la tarte aux pavots
Qu'il prit et mangea devant nous
Miracle disaient-ils et ils couraient voir le miracle
Se réjouissant de lui et d'eux-mêmes avec une âme grande
Qui taciturnes pressentaient pour eux-mêmes aussi le miracle
Et ils ne prenaient pas conscience que quelque chose cependant
Depuis longtemps leur disait Beaucoup trop de miracle
Trop de ce troisième jour tous les jours
Trop de ces dimanches quotidiens Beaucoup trop
De miracles Que reviennent donc les jours
Quotidiens quotidiennement mortels et sans miracle
S'il en est ainsi que fatalement ils doivent advenir
Qu'ils viennent s'ils sont là en effet à la porte de l'hôpital
Et qu'une fois encore recommence cette Nouvelle Ère
Qui toujours commence à chaque nouvelle mort
Apportant avec elle un soulagement écrasant

Traduit par Guillevic
et l'auteur.

ARRIÈRE-PENSÉE

Viens-tu manger? Je finis seulement cette phrase
Dans le clair de lune zigzague le sentier
il va mourir tout comme la grande géométrie
des autostrades sur une photo aérienne *Il va*
pourtant ce n'est que de l'herbe parmi l'herbe
de l'herbe piétinée parmi l'herbe qui pousse sen-
tier tout de même *il va mourir* Quelle belle cons-
truction que ce petit pont branches de bouleau ou
traverses de fer c'est pareil que c'est magnifique
la façon dont les choses humaines au long des
millénaires gardent leur forme inventée jadis
et peut-être très contingente *il*
va mourir cette passerelle sur le ruisseau ou le
pont de Brooklyn *Peut-être déjà il est* Que mange-
rons-nous aujourd'hui? *n'est-ce-pas pareil*
que je sois ici ou là? Certes pareille est
chaque jour notre plat du jour
Vasi Apropcsenyé Örsegi Gazdaszült il va
mourir La lune comme si elle lâchait d'un seul
coup dans le pré l'énergie atomique de toutes
les métaphores jusque-là en elle concentrées
Tu marches à mes côtés dans le clair de
lune *mourir* tu marches à mes côtés précisément
à mes côtés et à mes côtés précisément tu vas
te coucher chaque soir chacun se couche nous for-
mons chaque jour à nouveau angle droit avec nous
même *il va mourir* il ne forme plus angle droit
avec lui-même de parallèle avec un autre corps
non plus *il va mourir* Le clair de lune le pré le
sentier la grille la clef la porte le noir le
commutateur l'image pieuse vieillote (mais tout
de même ainsi l'équation qui sans cesse se re-
produit de la souffrance humaine) sur le mur
les vêtements ôtés dans la fenêtre ouverte le
fantôme du pin et le nom de toutes ces choses
dans ma cervelle avec tous leurs accords
grammaticaux *il va mourir*
le lit le lit le lit

Traduit par Lorand Gaspar.

UN HOMME EN UN POINT DE LA TERRE EN AUTOMNE LA NUIT

Là je me tiens

(dans une des trois principales postures de l'homme)

sur ce minuscule morceau de terre

(que la langue hongroise dit grand comme une plante de pied)

sous la plante de mes pieds le crissement d'une feuille mouillée

(qui l'an prochain ne sera plus)

au-dessus de moi dans un lointain inimaginable les étoiles

(qui seront encore dans un million d'années)

autour de moi personne

(être à moi semblable)

mais des existants innombrables

(auxquels je ressemblerai)

Là je me tiens

(obscurité lumières silence bruits)

et tout est comme si déjà je n'existais pas

Traduit par Lorand Gaspar.

ET JUIN?

SUPPLÉMENT A UN POÈME DE HÖLDERLIN

*April und Mai und Julius sind ferne.
Ich bin nichts mehr. Ich lebe nicht mehr gerne.*
Hölderlin.

Avril Mai

Juillet

/Et Juin? /

Puisque lui aussi n'aura pas moins été éloigné

/Ou bien n'a-t-il jamais été? /

S'est-il arraché du tissu déchaîné du temps?

/Ou bien est-il resté sur le crible de la tête déchaînée? /

Une lunaison

une qui fut jadis et qui depuis n'a jamais été

un juin

tabou

indicible?

Un taureau qui s'est détaché du troupeau des mois?

Ou un membre qui s'est détaché du marbre-temps?

Une irrépétable année sans juin?

/Ou une irrépétable année

qui n'est que juin? /

Un temps

mutilé en torse

ou sans suite possible accompli?

Une rature incompréhensible dans le texte du passé?

Ou une écriture illisible sur la missive au futur?

Ce juin

inoublablement oublié

depuis lequel avril mai /juillet /

se seront oubliés aussi

Ce juin

trauma

perdu

coulé sous le temps

plongé sous la conscience

qui s'est dérobé à l'orbe du temps

Un chiffre manquant à l'ordinal

et le compte de l'âme en sera fautif

Un juin de manque

introuvable
en dehors du compte
Un juin à fenêtre cassée
par la pierre de son rayonnement
dans son aire de solstice immuable
et ses orages soudains tout renversant
Un juin qui n'a jamais été
pourtant n'aura jamais de fin
Un juin taureau qui se forlonge
délire enfoncé parmi nous
foulant notre saine raison
et qui ne se dit pas

Traduit par l'Auteur et Michel Deguy.

* Gyorgy Somlyó, fils du poète Zoltan Somlyó est né en Hongrie en 1920. Poète renommé, grand traducteur, auteur d'une monumentale anthologie de la poésie française (Budapest, 1971), il a publié chez Gallimard *Contrefables* (1974) traduit par E. Guillevic. Il prépare actuellement la réunion en deux volumes de son œuvre poétique.